

Ethnographie traditionnelle de la Mettidja

Le Calendrier Folk-lorique

CHAPITRE VI

LE MERCREDI

(Suite) (1)

La bouqâla. — On choisit, pour pratiquer la bouqâla, une des nuits « chaudes » de la semaine, la veille du vendredi, du dimanche ou du mercredi. Mais c'est avec le mercredi qu'elle semble présenter le plus d'affinités, si l'on en croit les matrones d'expérience. Elle ne s'est étendue aux deux autres jours qu'à cause de sa vogue et de leur puissance d'attraction. On s'y livre dans le gynécée entre soi, comme à un mystère féminin. Le mardi soir, les hommes étant sortis à leur ordinaire, devant les voisines réunies ou des parentes en visite, on apporte la cruche en terre appelée bouqâla (le bocal français, le boukalion grec). On la remplit d'eau et l'on y dépose un anneau d'argent, ou bien un bracelet. « C'est pour y faire entrer les génies, ceux-ci ayant la passion des bijoux (2) ». Chacune des assistantes reçoit une fève, à

(1) Voir *Revue Africaine* n° 332 (3^e trimestre 1927).

(2) Voir dans *Revue Africaine*, 1862, p. 298, une autre explication. Je relate mes informations personnelles recueillies à Blida en 1902-1913 qu'il est bon de comparer avec les renseignements recueillis à Alger par Berbrugger en 1862.

laquelle elle fait une marque qui lui permettra de la reconnaître. Il faut relever ici la relation de la fève (*foul*) avec les présages (*fâl*) ; chez nous aussi, dans le gâteau des Rois, elle sert à un tirage au sort.

Toutes les fèves ayant reçu leur signe, elles sont rassemblées dans la bouqâla, dont on recouvre l'ouverture avec la chachia d'une jeune fille vierge. On jette alors sur la braise d'un réchaud du benjoin, du henné, des effilures enlevées au vêtement d'une femme sans mari, quelques gouttes d'huile et des esquilles de bois arrachées aux chambranles de sept portes différentes dans le voisinage du gond inférieur. On expose la cruche aux fumées du réchaud, de manière à ce qu'elles l'enveloppent de toute part, en prononçant cette incantation : « Nous t'avons fumigée avec le benjoin, apporte-nous de bons (présages) des cafés. — Nous t'avons fumigée avec le henné, apporte-nous de bons (présages) d'Alger. — Nous t'avons fumigée avec les effilures de la femme sans mari, apporte-nous de bons (présages) de chez les hommes. — Nous t'avons fumigée avec de l'huile, apporte-nous de bons (présages) de chaque maison. — Nous t'avons fumigée avec les esquilles du gond, apporte-nous de bons (présages) de chez les pèlerins (1) ». Après cet encensement, le vase est déposé à terre au milieu de l'assistance. Alors les femmes qui savent des « bouqâla » les récitent. On désigne ainsi, du nom même de l'ustensile qui sert à la cérémonie, de petites pièces de vers en langue populaire, traditionnelles la plupart du temps, rarement composées pour la circonstance.

Quand la récitation d'une bouqâla prend fin, une fille vierge de la compagnie tire une fève ; et la personne dont la marque est sortie se fait l'application de l'oracle qui

(1) Voir le texte de cette incantation dans mes *Coutumes, Institutions, Croyances*, Jourdan, 1913, livre second, *Le Mariage et la Famille*, page 165.

lui est tombé en lot. Il est rare que, sa subtile imagination de maghrébine et son sens du symbolisme aidant, elle ne découvre pas d'étranges rapports entre les paroles fatidiques qui lui sont échues et des préoccupations intimes. Toutes les fèves étant sorties, on les replonge dans l'eau de la cruche, pour recommencer, car l'épreuve doit être renouvelée trois fois.

On donne aussi, par assimilation, le nom de bouqâla à un autre procédé divinatoire fondé, non plus sur la vertu prophétique de l'eau, mais sur celle de l'enfance et de la virginité. C'est la bouqâla du cordon-ceinture de la vierge (1). Une fillette, d'ordinaire âgée de dix ans au plus, prenant dans ses mains le cordon de coulisse de son pantalon bouffant (serouâl), y fait un nœud en nommant mentalement l'une des assistantes. Celles-ci récitent à tour de rôle les épigrammes qui leur viennent à la mémoire. Quand elles ont fini, ou auparavant, à son choix, elle doit sur ce point n'écouter que son inspiration, l'enfant dénoue son cordon en déclarant : « Cela s'applique à ma tante une Telle (2) ». Toutes ayant eu leur consultation, « elle noue la *tekka* », à son propre sujet et elle tire de ce qui est dit à son intention un présage pour « ce qu'elle a dans l'esprit ».

La bouqâla peut se passer en principe du concours de la poésie. Deux femmes, se plaçant en face l'une de l'autre, soulèvent la cruche et la tiennent en suspens entre elles au bout de leurs quatre doigts majeurs. La consultante s'avance alors vers elles, pense fortement à la question qu'elle se propose d'élucider et la formule à haute voix, en regardant et interrogeant la cruche. « Me naîtra-t-il un garçon ? Me marierai-je ? Préfère-t-il ma rivale ? Si ce que je désire doit se réaliser, tourne à droi-

(1) البوفاله امتاع تكّت العاتق

(2) هذي اعلى خالتي اجلانه.

te ; sinon, tourne du côté gauche ». Et la cruche « d'elle-même » esquisse un mouvement dans l'un ou l'autre sens ; son immobilité compte pour une réponse négative (1).

L'eau qui a servi à la bouqâla ne se jette dans la rue que dans la nuit profonde après que tout bruit de pas a cessé sur les trottoirs ; on ne voudrait pas que le pied d'un homme la foulât, par respect pour elle et par crainte pour lui. On la répand dans un jardin clos, dans un parterre de fleurs de la cour intérieure et, le plus souvent, en ville, sur la terrasse. C'est la coutume que les consultantes se la partagent en fin de séance, chacune en emportant une gorgée qu'elle garde dans la bouche autant qu'elle le peut, sans l'absorber cependant, dans la pensée de bénéficier de quelque nouvelle révélation au cours de la nuit. Dans les nuits d'encensements (*lilt el bkhour*), il n'est pas rare que les gens de la maison aient des songes. Ils s'entretiennent avec les *djnoun* : ceux-ci les conseillent : « Allez visiter tel marabout pour telle maladie » ; ils leur révèlent le sort d'un absent, etc. Mais dans la nuit du mercredi, après la cérémonie de la bouqâla, immanquablement, avec la permission d'Allah, vous recevez un avertissement du ciel sur la question qui vous préoccupe. La femme qui se couche, après avoir rejeté en lieu propre et sûr sa gorgée d'eau sacralisée, si elle demande un enfant, croit en entendre un pleurer dans les environs : ce sont les génies qui lui promettent une progéniture. Une autre, qui désire se marier, distingue des *iouiou* tenus imperceptibles pour les autres : ils annoncent ses noces prochaines qui auront lieu dans

(1) On trouvera dans Eddirabi, Kit. Modjribât, p. 145, un emploi du même procédé pour la découverte des voleurs ; la bouqâla est remplacée par un broc (*ibriq*) : l'opération s'accompagne de la lecture de la sourate Iasin ; le nom du voleur soupçonné est écrit sur le vase : c'est le même principe paré de quelques accessoires savants.

la ville même, tandis que le sifflet d'une locomotive l'avertit qu'elle trouvera un mari bientôt, mais au loin. Les hallucinations ne sont pas les seuls moyens dont disposent les Esprits. Les rêves viennent souvent d'eux et ils sont fréquents et explicites après la bouqâla. Enfin, les incidents réels ont aussi leurs significations que l'on déduit d'après un système traditionnel d'interprétation. Ainsi, à Douéra, « quand on a jeté les présages dans la cruche » (1), si l'on entend aboyer des chiens dans la nuit, c'est que l'on a des ennemis à ses trousses. Bref, les prédictions des génies empruntent, dans les circonstances dont nous parlons, toutes les formes ; ou plutôt dans l'état d'esprit où se trouvent les femmes, la nature entière se peuple, pour elles, de prodiges : un bourdonnement d'oreilles devient un oracle, le phénomène le plus commun un signe, tout songe une révélation.

La pratique de la bouqâla tombe en décadence sous nos yeux. Elle ne se perd pas, mais elle évolue. On peut le constater dans le langage : certains milieux, les plus rustiques, où elle conserve son caractère primitif, lui gardent son ancien nom de *d'erb el bouqâla*, de consultation magique de la cruche, tandis que d'autres, plus modernisés, dans les villes principalement, oubliant son origine ou la cachant, la désignent sous la dénomination de jeu de la bouqâla (*la'b elbouqâla*). La vieille opération de sorcellerie se transforme insensiblement en un petit jeu de société. Les dames de la classe instruite ne croient à sa vertu prophétique qu'à demi, par déférence, comme on croit aux anciens préjugés de son pays ; mais elles se plaisent à la perpétuer comme une tradition et un divertissement. Elle est la bienvenue dans le programme d'une soirée féminine. Elle fournit l'occasion, dans les longues veillées, de parler de l'amour entre femmes, de pronostiquer ou préparer des mariages, de glisser de

(1) ارمى الجال والبوفاله

déliçats compliments, des critiques voilées, des allusions piquantes, tout en se procurant ce petit frisson mystérieux que causent encore aux nerfs les superstitions ancestrales que la raison n'admet plus. Surtout, elle permet de montrer son esprit, ce qu'aucun monde ne dédaigne. Enfin, elle donne satisfaction à certains penchants naturels, plus développés qu'on ne croit chez la mauresque, le goût du bien dire, le culte de la langue, la recherche de l'art. C'est ainsi qu'une pratique née des croyances animistes se survit à elle-même en se fauflant dans les usages du monde musulman et en se faisant une place dans la littérature populaire du Maghreb.

Nous croyons devoir donner ici quelques échantillons des *bouqâla* que nous avons recueillies à Blida de 1902 à 1913.

I

Moi, mon cœur, à cause de ses soucis, est devenu un foyer ; — les tisons du feu à chaque instant s'y enflamment. — Mon cœur a supporté ce que supportent les baies de l'olivier (dans le pressoir) ,— ou le petit de l'autruche sur lequel l'aigle s'est abattu — ou la tourterelle emprisonnée dans sa cage : — pour voir, elle voit, mais il lui est défendu de sortir ; — ou encore le musulman que les troupes des chrétiens ont mis en une geôle : — pour travailler, il travaille, mais les fers aux pieds. — Cela s'applique à la personne qui m'a fait ses adieux et à qui je n'ai pas la force de faire les miens.

II

Mon bouquet, je le flairais au milieu de mes amis ; — mais, quand il s'est flétri, je l'ai jeté au fumier. — On le disait du miel : il n'en reste que du goudron. — Ce qui m'en revenait, je l'ai absorbé ; et j'ai laissé ce qui était à d'autres. — Qu'est-il resté dans ma gazelle le jour où je l'ai rejetée ?

III

L'amour est chez nous ; l'amour nous a nourri. — L'amour est dans notre puits, si bien que notre eau en est douce. — L'amour est un pot de basilic, si bien qu'il a jeté des rameaux nouveaux. — L'amour ! ni cadî ni sultan ne peut le déraciner.

IV

L'oiseau pour lequel j'avais dressé un treillis de soie — et qui, je le croyais, ne devait pas s'envoler après s'y être habitué, — m'a abandonné ma cage et habite la cage d'un autre. — Il m'a jeté dans les mers ; il m'a laissé désespéré. — Telles sont les vicissitudes du temps : il nous montre le but et nous égare.

V

J'étais tranquille avant de vous connaître. — Je régnais sur mes terres comme le roi. — Et aujourd'hui, les arrêts de Dieu par vous m'ont atteint. — Vous me possédez comme les génies possèdent (un homme). — Par Allah ! je ne vous oublierai que dans le linceul.

VI

Pied de jasmin, qui as poussé dans la maison, — tes racines sont du gingembre, tes branches du verdet. — Feuilles d'amour sur feuilles d'amour ! Comme il est doux de s'aimer entre voisins ! — Les yeux croisent leurs regards et le cœur est plein de feu.

VII

Toi, qui es assise dans le parterre avec un métier à broder à tes côtés, — bois d'aloès se dressant entre deux masses de musc, — pendant le jour je te désire et pen-

dant la nuit je t'attends, — et mon œil te regarde sans cesse et mon cœur n'ose t'aborder.

VIII

Passant devant la porte de notre maison en criant : « Un esclave blanc ! —, il m'a dit : « Mademoiselle, votre père, ne veut-il pas m'acheter ? — Il ne t'achètera pas, lui ai-je dit ; un homme libre n'est pas à vendre. — Amasse de l'or sur de l'or et ne sois pas avare. — Je travaillerai pour vous, m'a-t-il dit, je ferai les plus fortes dépenses, — et pour les filles des hommes j'emploierai tout mon bien ».

IX

Ta joue est du kermès, ton sourcil ne peut s'empêcher de décocher des ceillades ! — Bouche sans défaut et lèvres de vermillon ; poitrine hors des rangs que je compare aux petits de l'oie, — lorsqu'elle marche en piaffant dans les campagnes, ô mon frère ! — Tu m'as torturé le cœur, Dieu t'en demandera compte, ô jeune fille !

X

Mon cœur t'aime et moi je ne te le dis pas. — Et mon œil te guette aussi loin qu'il peut aller. — Là Mecque, le puits de Zemzem et le Prophète Koréïchite ! — Je ne t'oublierai que lorsqu'on soulèvera ma civière mortuaire.

XI

Mon cœur, ne te retrécis pas : la consolation d'Allah est proche. — Dieu rend la liberté à qui est en prison. — Regarde le petit du pigeon, après qu'on lui a rogné les penes : — la divinité lui en donne d'autres et il bat

des ailes. — L'amoureux aussi, Dieu le délivrera bientôt ! (1).

En principe, le *Klam elbouqâla* (proprement la parole de la bouqâla), peut n'être qu'un mot échappé à un assistant, mot considéré comme inspiré par les génies que l'on interroge et comme exprimant leur réponse. Et, de fait, dans certains milieux plus agrestes, on voit souvent prendre pour présage une sentence dite au hasard, une phrase irréfléchie, même une exclamation. Bien différents de ce genre d'oracles primitifs, les petits poèmes dont nous venons de donner des spécimens accusent une préoccupation artistique assez raffinée. Aussi représentent-ils un type de poésie particulier. Ils revêtent une forme consacrée, ou variable dans d'étroites limites : ce sont presque toujours des quatrains, parfois redoublés, complétés d'un envoi ou d'une pointe ; plus rarement des sixains. Leurs vers est l'hexamètre ou, le plus souvent, le pentamètre. Leur sujet roule sur tous les événements de la vie féminine, de préférence normaux et heureux. Leur perfection consiste à provoquer des applications ingénieuses et des interprétations spirituelles. N'était le caractère sibyllin qu'ils gardent de leur origine, ils se rapprocheraient de notre madrigal par leur tournure galante et mignarde, ou, mieux encore, de l'épigramme grecque ancienne, avec son inspiration variée, sentimentale, morale, satirique. Les jeunes moresques les apprennent comme un élément de leur éducation ; elles se piquent d'en composer. Les hommes ne les ignorent pas ; c'est de leur bouche que nous avons recueilli ceux que nous avons traduits. Bref, la bouqâla nous présente un genre littéraire aussi caractérisé, aussi développé qu'aucun autre dans

(1) Le texte arabe de ces pièces a été publié dans notre livre classique *Le Mariage* (Alger, Jourdan, 1913), p. 167 et sq. On trouvera quatre autres spécimens de ce genre de poésie dans *La poésie arabe actuelle à Blida et sa métrique*, tome III des Actes du XIV^e Congrès international des Orientalistes, Paris, Leroux 1907).

cette région indécise de la poésie populaire du Maghreb dont nul ne peut dire aujourd'hui si c'est un pays de larves ou de morts-nés, s'il faut y voir un Tartare d'attente ou des Limbes définitifs. Et n'est-il pas curieux et digne de notre attention qu'elle sorte d'une pratique de sorcellerie ? De même que, dans l'antiquité (*si parva licet componere magnis*), l'histoire nous montre la tragédie grecque naissant d'une cérémonie de la fête de Bacchus, de même l'observation nous permet de voir aujourd'hui encore, en Algérie, la Magie, mère de tant d'arts et de sciences, donner naissance à une forme originale de poésie, sous l'influence lointaine de l'astre de Mercure, dans la « chaleur » mystique de la nuit du mercredi.

* * *

Les croyances relatives au mercredi, capables d'inspirer à leur manière la littérature du pays, poussent aussi leurs conséquences dans le domaine politique. Nous les avons vues, naguère encore, près de nous, servir de causes occasionnelles au déclenchement d'une insurrection. Cela s'explique par le lien logique qui rattache entre eux les divers ordres d'illuminés : ils sont tous au fond, et l'opinion populaire en garde un vague souvenir, des démoniaques d'origine, avoués, déguisés ou inconscients. Les prestiges du jour des génies jettent un trouble spécial dans leur monde impressionnable. Possédés, déments et devineresses, d'une part, *boudali*, *bouhali* et *derouïch* d'autre part, tous les santons en vie, comme tous les suppôts des Esprits, entrent, périodiquement, le mercredi, dans un état d'excitement qui, pour ne pas avoir été signalé à ce jour, n'en est pas moins réel. Sans développer davantage cette indication des raisons, décrivons les faits.

C'est une croyance traditionnelle chez tous les indi-

gènes de l'Algérie (1) que le personnage, homme ou femme, « dans lequel la sainteté a commencé à entrer (2) », ou « que la voie spirituelle a fait aboutir (3) », autrement dit le saint à ses débuts dans la sainteté ou en général après son admission dans l'ordre des saints, est sujet à des crises hebdomadaires d'une nature spéciale et ressent des mouvements tout particuliers d'exaltation le mercredi et aussi le vendredi. On dit que ces jours-là il « s'exaspère » (4), il « se montre irascible » (5), qu'il « s'échauffe » (6), qu'il est « brûlant » qu'il « est dans l'orgasme mystique » (8), qu'il est sous l'empire d'une sorte de rut sacré nommé *hidja* (9). Certains théoriciens de cette tradition expliquent que, dans ces jours critiques, l'aspirant ouâli reçoit son ordination au sein de l'Assemblée des saints, que l'ouâli franchit les différents degrés de la sainteté, qu'il est nommé enfin *ghouts* (10), quand il a atteint à la plus haute dignité de la hiérarchie. D'ailleurs, ces moments décisifs de sa vie spirituelle peuvent amener pour lui la destitution, comme l'avancement. Celui qui a démerité est exécuté, « il est vidé comme

(1) عند المسلمين الكليّة

(2) ابدات تدخلة الولايّة

(3) وصلاته الطريف

(4) يتغلف

(5) راه اسغلق

(6) يسخن

(7) راه اسخون

(8) ايهيج

(9) هيجّه

(10) يتغوث

une outre qu'on secoue » (1), les mêmes jours où il a été « rempli » (2), de sainteté, où il a été promu et nommé.

Mais, en dehors de toute circonstance étrangère, le mercredi et le vendredi, par eux-mêmes, ont le don de faire naître la fureur sacrée chez tous ceux qui briguent la sanctification dans l'esprit de leurs contemporains. Que l'on doive y voir le résultat de la suggestion collective, de l'autosuggestion, de la simulation, ils donnent en fait ces jours-là les signes d'une sorte de frénésie, parfaitement réglée d'ailleurs, malgré son désordre apparent. Le thème invariable consiste en une scène de possession, *d'aliénation* mentale, composée de deux parties : l'une calme, d'abattement, de recueillement, de ravissement ; l'autre, agitée, de flux oratoire, d'action violente, d'extravagances. Fréquemment on remarque, dans une ruelle de la ville arabe, le mardi, après la prière de l'açeur, un de ces thaumaturges, connu ou inconnu souvent ; il est tombé en extase devant un mur ou devant le vide, mais face à l'Orient ; il semble s'entretenir avec des êtres invisibles, écouter des voix imperceptibles aux autres, marmotter des oraisons muettes, sans rien voir ni entendre, semble-t-il, du cercle de curieux dévots qui se forme derrière lui. Ainsi longtemps ; puis, soudain, il se retourne ; il court avec le plus grand sérieux à des besognes inutiles, des jeux d'enfants, des pantomimes incompréhensibles. D'autres fois, il éclate en paroles grossières, apostrophe les assistants avec des grincements de dents, fait mine de se jeter sur eux. Le visage est congestionné, la cornée injectée de sang, la prunelle dilatée, « il a les yeux rouges » et d'une mobilité singulière. Et il délire dans des propos sans suite, d'une voix altérée, à un diapason surhumain, où les croyants reconnaissent

(1) ينتعجض کی المزود

(2) يتعمر

l'accent prophétique et qui nous fait penser au *nec humanum sonans* du poète de la Sibylle. Aux yeux du patient et des spectateurs, ces attaques, produites par l'influence du jour, ont le caractère d'une invasion subite d'un Esprit.

Les paysans de la plaine et de la montagne, autour de Blida, regardent le mercredi et le vendredi comme deux jours « bénis pour visiter les marabouts vivants ». Ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils ont pu assister à une de ces scènes de démonomanie, où ils croient voir une manifestation de sainteté. D'après leur croyance, ils en doivent retirer maint profit spirituel et temporel. Dans ces moments surnaturels, la *baraka* rayonne du saint enthousiaste. Il « donne des paroles (1) », c'est-à-dire qu'il prononce des mots incohérents que les fidèles prennent pour des prédictions, qu'ils recueillent et sur lesquels ils règlent leur conduite. S'ils ont la chance de s'attirer une boutade, c'est qu'il les a distingués, qu'il les « agréé (2) ». S'ils en reçoivent des coups, c'est mieux encore : tout endroit de leur corps frappé par la main d'un saint est sanctifié ; il ne saurait être la proie des flammes de l'Enfer. Aussi, les simples, hommes et femmes, acceptent-ils de lui avec reconnaissance et allégresse tous les mauvais traitements, quels qu'ils soient ; ils sont convaincus qu'ils leur vaudront « de voir le bien affluer dans ce bas monde et d'éviter la géhenne dans l'autre ».

Les Blidéens se rappellent encore, les mercuriales de *Sid elhadj A'li Berroqia*, saint personnage qui florissait à la fin du dernier siècle. On peut voir son tombeau dans le cimetière de Sidi-el-Kebir ; on y lit une inscription où le défunt promet à ceux qui viendront en pèlerinage à son sépulcre la guérison de certaines maladies, récla-

(1) يعطي الكلام
(2) ارى ضاعليهم

me posthume qui nous permet de supposer que le saint homme savait l'art de ménager sa réputation de son vivant. Berroqia avait l'habitude de recevoir le mercredi et le samedi ; il entretenait d'abord ses visiteurs posément, avec esprit, avec la plus parfaite aménité ; puis, tout-à-coup, son visage changeait ; « la chose le prenait (1) », disait-on. Il se trouvait alors doué de seconde vue. Il lisait dans les consciences, et, transporté d'indignation, il disait à chacun son fait. Il démasquait le dépositaire infidèle, le marchand vendant à faux poids, le voleur de bestiaux ; il stigmatisait le mari complaisant, l'avare, l'ivrogne, le débauché, l'inverti ; il dénonçait le magistrat prévaricateur, le mufti simoniaque, le fonctionnaire musulman trahissant ses coreligionnaires pour les Mécréants. En vertu des libertés que lui assuraient l'inspiration divine et l'immunité du jour, il ne craignait pas de couvrir certains des assistants de ridicule ou d'infamie et de s'ériger en censeur des mœurs publiques et privées. Ses victimes protestaient timidement, loin de lui, et maugréaient un peu ; mais le cercle de ses auditeurs n'en était que plus nombreux les fois suivantes. Et c'est en partie sur ce miracle périodique de clairvoyance extra-lucide que s'est établi son renom de sainteté.

Dans les premières années de notre siècle, tout le monde connaissait aussi à Blida un thaumaturge du même type, Si Hamoud, qui avait fait de la zaouïa du cheikh *Ben Aïssa*, où il opérait, le rendez-vous de la foule crédule des champs et de la ville. A jour fixe, toujours le mercredi et le vendredi, il tombait dans des affections convulsives dont les caractères étaient semblables à ceux de l'épilepsie ; il vaticinait dans cet état ; puis, il morigénait ses contemporains, et dans son zèle moralisateur, il bâtonnait énergiquement ceux qu'il trouvait devant

(1) يَأْخُذُهُ الشَّيْءُ

lui, non, pourtant, sans faire quelque distinction entre le citadin chatouilleux et le campagnard plus patient. Nul de ceux qui se pressaient pour recevoir ses coups ne pouvait douter qu'il ne fût vraiment possédé, tant à cause de la vigueur qu'il y montrait qu'à cause du contraste que l'on constatait entre sa folie furieuse hebdomadaire et sa manière d'être des autres jours ; car, il n'y avait pas d'homme d'une parole plus onctueuse, d'une politesse plus recherchée, ni d'une plus souriante indulgence dans le commerce ordinaire de la vie.

Vers la même époque, nous pouvions observer la façon de faire d'un marabout aspirant au titre de saint. Quoique descendant du Patron de Blida, de Sidi-el-kebir, notre homme éprouvait quelque difficulté à faire reconnaître par ses concitoyens les droits qu'il croyait avoir à y prétendre. C'est ainsi qu'un jour, étant entré chez un marchand de tabac et ayant choisi un article à sa convenance, il se retirait sans payer ni même remercier, avec la désinvolture traditionnelle des ouâlis authentiques, lorsque le « vilain » (*ad'aïd'i*), plus avare que crédule, lui saisit le poignet en le regardant dans les yeux, et lui dit : « Ah ! non, Sid un Tel, pas avant que tu aies fait des miracles ! ». Quelques expériences de ce genre lui ayant fait sentir qu'il était contesté, il s'étudiait à réunir les signes extérieurs que la tradition attribue à la sainteté. Il croyait devoir flatter, entre autres, le préjugé populaire qui veut que les saints jouissent de la faculté de se transformer en bêtes et particulièrement la tradition Blidéenne qui veut que les descendants d'Ahmed elkbir marqués du signe de la sainteté doivent boire de l'alcool et devenir lions en passant le pont qui, du ravin de Sidi Ali Gaïour, conduit à leur zaouïa (1).

(1) يحكيوا بلي الكثرة من اولاد سيدي الكبير الى يشربوا الخمر غير

يوصلوا للفنطرة الى امقابلة سيدي اعلي قايور يرجعوا السبوعه

Deux fois par semaine, à la tombée de la nuit, revenant de la ville où il travaillait, il s'arrêtait à l'entrée du valon que son ancêtre a rempli des souvenirs de ses miracles et où il dort son dernier sommeil ; il se postait debout sur une roche lavée par le torrent, en un endroit bien en vue, et il modulait à plusieurs reprises de longs rugissements, semblables à ceux que les anciens du pays se rappellent encore avoir entendus, jadis, à l'époque où la montagne retentissait tous les soirs du cri de guerre que pousse le roi des animaux avant de se mettre en chasse. Pensait-il réellement se changer en lion, à la manière dont les « mélancholiques » lycanthropes du Moyen-Age se métamorphosaient en loups pour courir les forêts la nuit ; ou bien, voulait-il seulement le faire croire, comme l'insinuaient quelques-uns de ses coreligionnaires sceptiques ? Peu nous importe ici ; car, dans les deux cas, qu'il la subît ou l'exploitât, du moment où il s'y conformait à sa façon, il rendait hommage à cette croyance que les saints du Maghreb sont sujets à la fièvre caractéristique du mercredi et du vendredi, puisque, s'il ne la ressentait pas, il croyait devoir la simuler.

Les *fous sacrés*, — ces extatiques qui ne nous paraissent si déraisonnables que parce qu'ils poussent avec trop de logique jusqu'à leurs conséquences pratiques des superstitions d'un autre âge, — se montrent sensibles à l'action de ces jours. Dans les premières années du XX^e siècle, Sidi Bou Zid remplissait le rôle d'*assâs elblâd*, à Blida, autrement dit, il en était un des gardiens (mystiques). A ses propres yeux et à ceux de ses coreligionnaires, sa fonction consistait à préserver cette ville des catastrophes qui lui ont été annoncées par les vieilles prophéties. Malgré sa démence, il distinguait fort bien les jours où, d'après la tradition, elle court le plus de risques. Indolent ou invisible le reste de la semaine, le mercredi et le vendredi, il apparaissait partout et déployait une activité fébrile. Il parcourait tous les quar-

tiers, surtout celui qui regarde le Mont Mousaïa, réputé le centre des mouvements sismiques dans la région. De stature gigantesque, ses puissantes épaules déformées monstrueusement par un amas de haillons qu'il y retenait avec deux cordes en bandoulière, il martelait la chaussée de ses pas pesants, raffermissait au passage d'un coup de talon un pavé qui branlait, s'arrêtait pour damer sous ses larges sandales une inégalité du terrain ou combler une crevasse. Du bout de son bâton de marabout (*eukkaza*) plaqué de fer blanc, il piquait parfois le sol, comme s'il le trouvait mouvant et qu'il voulût le fixer. Sur certains points plus menacés, vers le Nord-Ouest, il disposait en quinconce des galets ; sans doute, il imitait les blanchisseurs de l'oued voisin, qui calent avec des cailloux leurs burnous étendus que le vent menace d'emporter. Il enfonçait aussi dans la terre des pierres longues, comme s'il pensait la clouer, se rappelant peut-être que le Créateur, d'après le Coran, quand il voulut stabiliser la surface terrestre, la chevilla au sous-sol en y plantant les montagnes. Il surveillait aussi le torrent voisin de Blida, qui doit un jour faire bouillonner ses eaux vengeresses parmi les ruines de la ville voluptueuse qu'il guette ; et il le maintenait dans son lit par des simulacres d'endiguement. Bref, chaque semaine, pendant des années, Sidi Bou Zîd sauva Blida du tremblement de terre et de l'inondation. Quand il mourut, vers 1913, ses compatriotes reconnaissants lui firent de magnifiques funérailles ; et, comme il convient aux obsèques des saints, après l'inhumation, ils se ruèrent sur le drap qui avait recouvert sa civière et ils s'en disputèrent les franges et jusqu'aux derniers lambeaux pour les vénérer comme des reliques.

La nature de l'idée fixe varie chez les fous sacrés comme chez les autres. Qu'un maniaque du type de ceux dont nous venons d'esquisser les portraits, au lieu de se croire chargé de protéger ou de morigéner ses com-

patriotes, se mette en tête qu'il est appelé à les affranchir, et, grâce au prestige que lui confère la croyance collective, notre inoffensif visionnaire deviendra un agitateur dangereux. Il ne changera rien d'essentiel à sa névrose, sauf son objet ; notamment, les jours critiques où s'exacerbera son fanatisme seront les mêmes où de temps immémorial, s'exalte le mysticisme de ses pareils. La fureur religieuse transformée en fureur révolutionnaire ou sanguinaire, reste fidèle à ses moments traditionnels, à moins d'un cas de force majeure imposé par les circonstances. C'est la raison pour laquelle les mercredis et les vendredis passent pour propices aux tentatives d'insurrections. Ils appartiennent par là à cet impondérable décisif qui détermine les événements politiques dans l'Afrique du Nord et dont nos historiens, étroitement rationalistes, ont le tort de tenir trop peu de compte parfois, car le folklore pourrait bien être un des facteurs principaux de l'histoire du Maghreb. Un fait historique, dont notre génération a été le témoin, la révolte de Margueritte, en 1901, nous fournit un bon exemple des affinités étroites et cependant insoupçonnées, qui existent entre la xénophobie musulmane et les jours « chauds » dont nous parlons.

Parmi les nombreux mouvements insurrectionnels qu'a provoqués notre présence en Algérie, il n'en est pas, que je sache, qui ait été plus méthodiquement étudié. La raison en est qu'il éclata, isolé, au milieu d'une longue période de paix, en plein pays de colonisation, sous nos yeux. A cause de son insignifiance et de sa prompte répression, on a eu le loisir de l'observer de sang-froid, sans être distrait par le souci de le combattre. Il a été l'objet d'enquêtes de toutes sortes, particulières, administratives, judiciaires et même parlementaires. Or, dans le procès auquel il donna lieu, l'acte d'accusation a été établi, sans conteste et avec l'aveu de la défense, qu'il fallait en chercher l'origine dans une série de séances ex-

tatiques que donnait hebdomadairement, dans « la nuit du mercredi », à des campagnards crédules, un boudali ou fou sacré, du nom de Yacoub, aussi crédule qu'eux, mais plus exalté. « Chaque semaine, dit M. Camille Brunel (L'affaire de Margueritte, Challamel, 1906), dans la nuit du mardi au mercredi, un groupe de fervents se réunissait auprès de l'illuminé, au marabout de Sidi Mohammed ben Iahia, célèbre dans la région. Yacoub, en proie à une frénésie sacrée, exécutait devant eux les danses épileptiques du derviche tourneur ». Si nous nous rappelons ce que nous avons dit des réunions pieuses (*h'ad'ra*) de ce genre chez les habitants de la Mettidja, nous comprendrons l'état d'esprit de Yacoub et de ses fidèles : tous s'abandonnaient aux influences surnaturelles qu'exerce traditionnellement la nuit du mercredi sur l'imagination et le système nerveux des indigènes. Nous reconnaissons cette « frénésie sacrée » : c'est l'accès d'hystérie religieuse, la *hidja*, que nous avons signalée comme un accident habituel du mercredi chez les saints du Maghreb.

Ces danses épileptiques, le *tedjâb* de tous les convulsionnaires de l'Algérie, sont un effet de la démence *enthousiastique*, comme disaient nos anciens médecins ; elles sont inspirées par la croyance à la possession de l'Esprit. Elles ne diffèrent donc pas par leur cause des transports multiformes que nous avons notés. Elles étaient chez Yacoub l'équivalent des diatribes de Berroqia, des bastonnades de Sid Hamoud, des crises de lycanthropie du descendant de Sid-el-Kebir, des déambulations forcées et autres excentricités de Sidi Bou Zid. Ces diverses espèces de fureurs ne sont que des manifestations variées de la *passion mercuriale* des boudalis. Il nous faut donc conclure que la vieille superstition du mercredi a présidé à l'incubation de la révolte de Margueritte.

Une autre superstition similaire domine de la même

façon la seconde et dernière partie de cette équipée. Ce n'est pas par hasard certainement que la horde des insurgés s'est jetée sur Margueritte un vendredi à midi (26 avril). Ces Vrais-Croyants ont voulu que leur première attaque contre la civilisation ennemie, que représentait à leurs yeux ce village européen, coïncidât avec l'office religieux hebdomadaire de l'Islam. Par là, ils mettaient de leur côté les forces mystérieuses de cette heure sacrée et celles aussi de ce jour influent, que nous avons rencontré si souvent, dans notre étude, en connexion mystique avec le mercredi. Ainsi, dans toute cette affaire, foncièrement africaine, d'inspiration exclusivement populaire, sans mélange de considérations positives ni modernes, nous prenons sur le fait, encore une fois, cette préoccupation du moment favorable, cette croyance à certaines sympathies d'ordre chronique, cet opportunisme religieux qui constituent un des caractères de la mentalité du pays. La loi des convenances temporelles s'y trouve scrupuleusement observée. Les synchronismes que les conjurés avaient ménagés dans leur plan devaient paraître à ces simples fort ingénieux et efficaces : ils y voyaient une garantie de succès. Et en effet, en bonne logique maghrebine, dans une entreprise où il s'agissait, pour des indigènes, de chasser des étrangers et, pour des musulmans, de se débarrasser des chrétiens, la décision ne devait-elle pas se prendre dans la nuit où toutes les maisons des autochthones adorent leurs génies domestiques et l'exécution ne devait-elle pas être fixée à l'heure où tous les minarets proclament qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah ?

*
**

Si nous avons la prétention, — que nous sommes loin d'afficher —, d'épuiser notre sujet, il nous faudrait ici passer en revue les divers lieux de pèlerinage qu'il est d'usage de fréquenter le mercredi. Les dévots d'Alger

visitent ce jour-là les sources des Beni Menad (Aïoun beni Menad), sur les quais de St-Eugène, et Sidi Yahia, près de Birmandreis. Les Blidéens se rendent à Sidi Ali Gaïour, à la porte Sud de leur cité, ou encore auprès d'El Fergani, chez les Beni Sbiha, dans la campagne voisine. Ils remettent à un mercredi, de préférence, les voyages de dévotion qu'ils croient devoir faire, soit par exception, soit annuellement, aux bains chauds de Rovigo, célèbres sous le nom d'Hammam-Melouan, ou bien à El Mimoun, sur la berge du ruisseau de Boufarik. Il nous faut remarquer que ces lieux de pèlerinage ne sont autre chose que des stations de génies, même ceux qui s'autorisent ou se glorifient d'un nom de saint plus ou moins authentique. Il est facile de découvrir dans les Puissances auxquelles on y sacrifie des divinités des fontaines, des eaux thermales ou des bois. Leur étude trouvera donc plus naturellement sa place dans un ouvrage sur les cultes naturistes.

Mais nous retenons le fait que la masse considérable de croyances et de rites qu'elles représentent, marquent une tendance à se ranger parmi les superstitions du mercredi. On peut y voir la preuve de l'attraction qu'exerce ce jour sur toutes les survivances du culte des Esprits. C'est à bon escient que les Indigènes du Maghreb l'appellent le « jour des génies », entendant par là qu'il faut y voir comme le jour férié de cette sorte de religion occulte et inavouée que nous nommons l'animisme, et le mettant en parallèle avec le vendredi, le samedi et le dimanche, fêtes des trois grandes religions publiques et reconnues dans le pays.

Le noyau de l'important groupement de phénomènes religieux du mercredi semble constitué par l'agrégat des observances qui, depuis l'antiquité, sont consacrées au culte des Lares domestiques. L'importance des génies de la maison nous a été attestée par un grand nombre de pratiques et de légendes. Nous les avons vus se glisser

dans l'hagiographie de l'Afrique du Nord et s'y établir sous le nom d'un saint très répandu. Ils ont exercé leur action sur la littérature populaire, et donné naissance à un genre poétique en vogue dans la société féminine. Enfin, tout récemment encore, près de nous, une des croyances émanées de leur culte a pu inspirer un illuminé et fomenter une insurrection. Cependant, malgré ces signes de vitalité, nous devons constater qu'ils s'en vont pâlisant de plus en plus à notre époque dans la lumière grandissante du Croissant. Combien de leurs opérations magiques et même de cérémonies appartenant à leur culte hésitent entre leur jour du mercredi et le vendredi ? Combien ont déjà passé, pour subsister, sous l'égide de la religion régnante ? Nous avons noté que leurs personnalités s'effaçaient et que certaines d'entre elles, parmi les plus vivantes, pour échapper au rigorisme musulman de nos jours, s'étaient converties à l'Islam et s'étaient faites les humbles servantes de ses saints. A la fin du siècle dernier, nous rencontrions encore des indigènes instruits dans leur religion qui professaient ouvertement telle ou telle des croyances que nous avons relatées ; aujourd'hui, il n'en est guère qui ne s'en scandalise et ne les combatte sans distinction. Le prestige du mercredi, réputé superstitieux et fortement suspect de paganisme, décline devant l'ascendant de l'Islam réformé, qui se trouve stimulé et aidé, d'une façon assez inattendue, dans son œuvre d'épuration entreprise sur lui-même, par le rationalisme européen. Dès maintenant, la « chaleur » mystique de ce jour, avec l'effervescence religieuse qu'elle produit de temps immémorial, n'est plus sentie que par des simples et des femmes, et, si l'on veut se rendre compte de son influence ancienne, il faut se hâter de l'étudier dans les milieux arriérés des campagnes et dans l'enceinte conservatrice du gynécée.

(A suivre).

J. DESPARMET.